



Yentl, de Barbra Streisand

Chronique de Samuel Blumenfeld

Yentl le premier film réalisé par Barbra Streisand, d'après la nouvelle éponyme du romancier yiddish Isaac Bashevis, ressort le 12 décembre sur les écrans. En 1984, quand était apparu le film de la chanteuse et actrice, le long chemin parcouru par Barbra Streisand était connu de tous. Elle avait investi une partie de sa fortune pour développer cette histoire d'une jeune fille, en Pologne, au début du XIXème, se faisant passer pour un garçon afin d'intégrer une yeshiva et avoir accès à l'étude du Talmud. Elle avait aussi renoncé au montage final de son film pour convaincre un grand studio de le produire. Streisand s'était mise à étudier les textes sacrés, elle qui assurait n'être rien sans judéité mais précisait aussi, en dehors de quelques prières, ne presque rien connaître au judaïsme. Yentl était pour elle une obsession depuis qu'elle avait lue la nouvelle de Singer en 1968. Obsession qui se matérialiserait en Tchécoslovaquie où l'actrice allait tourner son film, loin du confort hollywoodien revendiqué et toujours obtenu par cette diva.

Aujourd'hui, que reste-t-il de Yentl ? Entendons par là de ce film écrit, réalisé et interprété par le même artiste, et de cette musique signée Michel Legrand ? Un film pour le moins à part, l'un des très rares, avec Un violon sur le toit, à retourner sur les traces du yiddishland disparu, très largement anéanti par le nazisme et les fascismes européens. Il reste le moins la figure à part, unique, atypique, de Barbra Streisand, qui suffit à faire de Yentl, ce film imparfait, parfois pompier, une œuvre singulière par la seule présence de son auteur.

Quand elle était apparue sur scène au début des années 1960, Barbra Streisand était une chanteuse qui avait été remarquée pour sa voix – comment aurait-il pu en être autrement ? – et son physique, aux traits sémites, dominé par son nez. Cela paraît stupéfiant avec le recul, mais plusieurs journalistes firent alors remarquer que pour faire carrière Streisand devrait recourir à la chirurgie esthétique et raccourcir et aplatir son nez. Bref, atténuer ce physique sémite, ne pas apparaître trop juive. En incarnant en 1968 dans Funny Girl, Fanny Brice, la chanteuse juive vedette des Ziegfeld Follies dans les années 1920, qui avait à la fois changé de nom et refait son nez, Barbra Streisand s'inscrivait à la fois dans les pas de son illustre devancière. Elle définissait aussi sa propre règle du jeu. Personne avant Streisand, avec un tel physique, n'avait accompli une telle carrière. Après ce film, l'actrice ouvrait une nouvelle frontière.

Nous vivons une nouvelle ère, les années 1960, une période de profonds bouleversements et, parmi eux, l'irruption d'une nouvelle génération de comédiens juifs : Streisand donc, Dustin Hoffman, Woody Allen, Elliot Gould, James Caan. Ce qui était nouveau n'était pas tant qu'ils soient juifs mais qu'ils fassent carrière, pour la plupart, sous leur nom véritable, avec des physiques qui, autrefois, les auraient condamnés, au mieux, à des seconds rôles. Ils se trouvaient désormais en haut de l'affiche.

Pour Barbra Streisand, les choses étaient plus complexes. D'abord parce qu'elle était une femme. Revendiquait haut et fort son statut de star, mais avec un message très clair : elle refusait d'être assimilée et se révélait incomparable. Il est possible que son incroyable popularité à la fois sur scène et à l'écran tenait à cette revendication : en se réclamant juive, elle mettait en avant sa différence et son étrangeté. Une étrangeté qui touchait le public dans un monde qui valorisait les beaux, les riches et les puissants, mais avec lesquels il était impossible de s'identifier. Streisand agrégeait tous ceux qui se sentaient différents, ce qui fait beaucoup de monde. La carrière de Streisand à l'écran se confond avec les personnages systématiquement juifs qu'elle interprétait à l'écran, dans Nos plus belles années de Sydney Pollack ou dans Une étoile est née de Frank Pierson. Le cinéma devait se plier à sa personne et non l'inverse.

Dans ce contexte, avec cette trajectoire singulière, Yentl est un film qu'il serait facile de prendre pour un manifeste féministe, un réquisitoire pour l'égalité des femmes. Il l'est, ne serait-ce qu'en raison de la dynamique du film : une femme déguisée en homme se révélant supérieure dans l'étude du Talmud à ses pairs. Mais au-delà, Yentl ne parle pas seulement de l'émancipation des femmes d'un carcan social et religieux. C'est un film qui exalte le principe même de libération, l'idée qu'il faudrait élargir son horizon, refuser le cadre que l'on nous impose. C'est de facto l'idée centrale du cinéma de Barbra Streisand, de la plupart des rôles qu'elle a endossés. C'est aussi le principe directeur de sa carrière.

